JEAN-LOUIS JEANNELLE

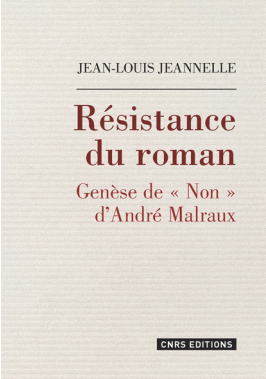
Résistance du roman

Genèse de « Non » d'André Malraux

CNRS EDITIONS

Extrait de la publication

Présentation de l'éditeur :



« C'est une épopée qui sera à la Résistance française ce que *L'Espoir* fut à la guerre d'Espagne » : c'est en ces termes qu'André Malraux décrivait en 1972, dans un entretien avec Chagall, son grand roman sur la Résistance, longtemps attendu, jamais achevé. Simple fanfaronnade d'un écrivain qui avait abandonné le genre romanesque après la publication des *Noyers de l'Altenburg* en 1943 ?

Ce fameux roman, Malraux en a pourtant bien entrepris la rédaction. Restent aujourd'hui quelques scènes, fragments composites et esquisses de personnages, intitulés : « Non ». Une édition vient d'en être faite dans les « Cahiers de la NRF » (Gallimard, 2013).

En s'appuyant sur un travail historique important, et sur une analyse détaillée des fragments ou des documents de travail de Malraux, jusqu'alors inédits, Jean-Louis Jeannelle, dans un style élégant et limpide, reconstitue la genèse de ce roman inachevé, puis s'interroge sur les différentes raisons de son inaboutissement. L'image traditionnelle d'un écrivain écartelé entre sa fonction de chantre des grands-messes gaulliennes et sa réputation de mythomane s'en trouve entièrement modifiée.

« Non », qui aurait pu être la dernière oeuvre romanesque de Malraux, est le chaînon manquant permettant de comprendre comment l'auteur de *L'Espoir* ou *des Noyers de l'Altenburg* est devenu celui du Miroir des limbes.

Maître de conférences à l'université Paris-Sorbonne et membre de l'Institut universitaire de France, Jean-Louis Jeannelle est l'auteur d'une étude consacrée au Miroir des limbes : Malraux, mémoire et métamorphose et d'Écrire ses Mémoires au XXe siècle : déclin et renouveau (Gallimard, 2006 et 2008).

Résistance du roman

Extrait de la publication

Jean-Louis Jeannelle

Résistance du roman

Genèse de « *Non* » d'André Malraux

CNRS ÉDITIONS
15, rue Malebranche – 75005 Paris

Extrait de la publication

Ouvrage publié dans le cadre
des travaux de recherche de l'ITEM

Déjà parus :

Nicolas Cavaillès, *Cioran malgré lui. Écrire à l'encontre de soi*, 2011.

Sous la dir. de Pierre-Marc de Biasi, Marianne Jakobi et Ségolène Le Men, *La Fabrique du titre. Nommer les œuvres d'art*, 2012.

Paolo D'Iorio, *Le Voyage de Nietzsche à Sorrente*, 2012.

© CNRS ÉDITIONS, Paris, 2013
ISBN : 978-2-271-07741-7

Extrait de la publication

Sommaire

Écrire la Résistance : genèse d'un « domaine de formes » 7
Note sur la transcription des fragments manuscrits..... 22

I. Chronique d'un roman annoncé..... 25
Colonel « Berger » 28
Une suite des *Noyers de l'Altenburg* 37
Les « capitaines Conan de l'Enfer »..... 54
Malraux, héraut du R.P.F. 70
L'antimémoire..... 81
Perpétuer le « Non » 90

II. Résistance du roman : un parcours génétique de « *Non* »..... 101
Existe-t-il une œuvre intitulée « *Non* » ?
L'examen des dossiers conservés..... 102
Hypothèses sur l'architecture d'ensemble 121
Onomastique romanesque et noms de guerre 130
Composer par expansion..... 148
Composer par suppression..... 173
Schèmes imaginaires..... 197
« La Résistance est souvent irréelle »..... 213

III. *Lazare* ou le résistant intempestif..... 233
Un afflux de souvenirs 235
« L'honneur du témoignage – l'humble honneur » 249

Extrait de la publication

Passage d'un fragment de « *Non* »
dans *Le Miroir des limbes* 279

***« Non »*, impossible roman**
de la Résistance ? 291

Annexe..... 313
Bibliographie 321
Remerciements 325

Extrait de la publication

Écrire la Résistance : genèse d'un « domaine de formes »

Les épreuves de Balzac sont plus instructives qu'aucun exposé ;
et elles dévoilent ce qui les a précédées,
le jeu de la création depuis la première ligne du manuscrit.

André Malraux,
L'Homme précaire et la littérature.

La lutte d'André Malraux dans le maquis puis à la tête de la Brigade Alsace-Lorraine lui vaut aujourd'hui plus d'ironie que d'admiration. Au journaliste du *Spiegel* qui lui demandait en octobre 1968 quel événement l'avait le plus profondément marqué, l'écrivain répondit « la Résistance » :

> Je vais vous dire le fond des choses. Pendant la Résistance, j'ai épousé la France. En définitive, ceux qui prétendent m'attaquer en disant que je ne considère plus le prolétariat comme ce au service de quoi nous devons nous mettre avant tout ont raison. J'ai remplacé le prolétariat par la France. […] Chaque fois que nous parlons de nation, on a tendance à réinterpréter le phénomène national comme au XIXe siècle. Or, lorsque je parle de la France, la France n'est pas pour moi une « valeur » – elle peut l'être aussi – mais elle est d'abord un « problème ». […] le fait capital, c'est la naissance des nations en tant que problème[1].

Les conflits dont il avait été autrefois témoin ou auxquels il avait directement participé lui avaient toujours donné l'impression, ajoutait Malraux, d'être quelque peu « amateur », « même en Espagne, même en parlant l'espagnol, même en combattant sans arrêt avec

1. « Octobre 1968, Entretien accordé au journal allemand *Der Spiegel* », dans « Malraux. Paroles et écrits politiques, 1947-1972. Inédits », textes réunis par Michel Cazenave, *Espoir*, n° 2, janvier 1973, p. 91-92.

Extrait de la publication

des Espagnols, je restais quand même un étranger » – « Mais pas en France »[2].

Sur ce point toutefois, l'opinion publique ne lui accorde désormais aucun crédit : à l'égard de l'auteur des *Noyers de l'Altenburg* qui a tardé – juge-t-on – à rejoindre le maquis et s'est montré fort attaché aux honneurs, puis enclin à gonfler ses états de service, il est de bon ton de se montrer réservé. Qu'on en juge d'après le commentaire que Régis Debray (dont on connaît pourtant l'attachement à l'auteur de *L'Espoir*[3]) a fait des Mémoires de Daniel Cordier, *Alias Caracalla* (Gallimard, 2009) : afin de dire toute son admiration pour l'ancien secrétaire de Jean Moulin, auteur d'un admirable journal de guerre recomposé, Debray n'hésite pas à le qualifier d'« anti-Malraux[4] ». La raison en est que Daniel Cordier « ne célèbre pas, il enregistre ; il ne se souvient pas, il attend ; il n'est sûr de rien, il tâtonne, en tutoyant la légende sans comprendre que c'en est une. Il déjoue l'épique, qui est l'époque à rebours, l'histoire réécrite par sa fin et transcendée par son épilogue ». Pas de transfiguration chez ce jeune maurrassien passé, après le lâche abandon du maréchal Pétain le 17 juin 1940, en Angleterre pour y rejoindre le B.C.R.A., mais les faits seuls, consignés par un « compagnon-greffier » dont le trait de génie est d'avoir osé rédiger, soixante ans après les événements, le journal de son activité au service de l'ancien chef du Conseil national de la Résistance. Aux « enjolivements de l'incantation posthume » dont l'auteur du célèbre « Entre ici Jean Moulin… » était familier, Régis Debray oppose un récit où ce que « le grand genre à la Malraux » faisait entendre au « futur antérieur » serait enfin conjugué au présent. Daniel Cordier redonnerait ainsi vie à une aventure militaire et politique que la piété commémorative avait ensevelie sous les hommages. Certes, il en résulte un brusque passage du sacré au profane, mais en privant la Résistance de sa « majuscule », Cordier lui restituerait sa « contingence », autrement dit sa vérité[5].

2. *Ibid.*, p. 94.

3. Voir Régis Debray, « Nous, ses débiteurs, ses détracteurs », dans *Modernité du « Miroir des limbes » : un autre Malraux*, dir. Henri Godard et Jean-Louis Jeannelle, Paris, Classiques Garnier, coll. « Recherches sur André Malraux », 2011, p. 265-271.

4. Régis Debray, *Dégagements*, Paris, Gallimard, 2010, p. 169.

5. *Ibid.*, p. 161.

Malraux ne sort pas grandi d'une telle confrontation : aux yeux de Régis Debray, il lui aura manqué de saisir l'au jour le jour de la vie clandestine sous l'Occupation, source d'un saisissement « moins romantique mais mille fois plus romanesque[6] ».

Or il se trouve que Malraux a précisément pensé restituer le quotidien – souvent peu ordinaire – de l'armée des ombres, cela sous la forme d'un roman, dont les capacités de reconstitution ne sont nullement incompatibles avec le souci d'exactitude historique cher à Daniel Cordier. Dès la guerre, l'écrivain a, en effet, pensé plonger la geste héroïque de la Résistance dans ce que Régis Debray nomme « l'*in vivo* et l'*in situ*, avec le climat, les objets, les mots de l'époque[7] ». Bien plus, ce désir qui l'a animé alors qu'il revêtait encore le costume de chef de la Brigade Alsace-Lorraine est reparu à plusieurs moments dans les années 1950-1960 et l'a occupé plus particulièrement à la fin de sa vie, au moment où il rédigeait les volumes de *La Corde et les Souris* (seconde partie du *Miroir des limbes*). « *Non* » est ce roman de la Résistance dans lequel Malraux aurait pu livrer du combat contre l'occupant allemand une évocation semblable à celle de la lutte des républicains contre le général Franco dans *L'Espoir*. Certes, il y aurait certainement sacrifié à l'épique : en mars 1944, lorsqu'il s'engage dans la Résistance, le colonel Berger n'entend pas jouer le rôle d'un secrétaire, fût-ce de Jean Moulin. De même son intention après la guerre est-elle bien de célébrer les hauts faits de l'armée des ombres, et cela par le biais de la fiction, en s'inspirant de figures et d'anecdotes dont il avait pu être témoin ou qui lui avaient été rapportées. Ce roman envisagé l'aurait néanmoins conduit à imaginer des scènes parfois très proches de celles que décrira, longtemps après, Daniel Cordier dans *Alias Caracalla* – en particulier une rencontre entre chefs de la Résistance dans un bistrot de marché noir.

Les manuscrits récemment découverts de « *Non* » permettent d'imaginer la nature de ce roman si Malraux en avait mené la réalisation à terme. Leur lecture modifie entièrement l'image d'un écrivain écartelé entre son rôle de chantre des grands-messes gaulliennes et sa réputation de mythomane, engagé tardivement dans

6. *Ibid.*, p. 163.
7. *Ibid.*, p. 161.

Extrait de la publication

la Résistance et ayant systématiquement exagéré sa participation aux combats menés. Une mise en garde s'impose toutefois : *Alias Caracalla* est un témoignage ; « *Non* » est un projet de roman. La question que ce projet inabouti soulève est donc moins celle du *mérite politique* ou *moral* que l'on peut reconnaître à Malraux en tant que résistant que celle de la *valeur* des textes qu'en tant que romancier, puis en tant que mémorialiste, il a su tirer d'un tel matériau biographique et historique. Son implication dans la lutte contre l'occupant est certes essentielle mais elle ressortit à sa biographie : les travaux d'Olivier Todd et de Guy Penaud ont aujourd'hui balayé les légendes ou les demi-mensonges qui obstruaient cette période de son existence, et il est à présent acquis que l'écrivain n'est entré dans la Résistance active qu'en mars 1944, sous l'effet notamment de la disparition de ses deux demi-frères, Claude et Roland, et de son ami Maréchal. L'évaluation de son action au sein du très contesté « P.C. interallié » reste délicate : l'efficacité du rôle joué par Malraux est contestée, mais il est dommage de voir que cette étape tende à être surévaluée au détriment de son intervention à la tête de la Brigade Alsace-Lorraine, quant à elle fort peu contestable. Sur tous ces points, je n'apporte aucune révélation : la résistance dont il sera ici question est avant tout d'ordre littéraire ; « *Non* » ne sera pas lu comme un document historique, mais comme une œuvre inachevée, soumise à une lecture génétique.

La seconde guerre mondiale fut, en effet, pour Malraux le champ d'une bataille avec le roman, dont il avait été, durant les années 1930, l'un des principaux représentants, mais avec lequel il engagea, durant la guerre, un combat qu'emblématise le titre de son dernier projet de trilogie romanesque : *La Lutte avec l'ange*. Mon hypothèse est que cette guerre de nature littéraire apporte un nouvel éclairage (bien qu'indirect et impropre à régler, je viens de le rappeler, les aspects strictement biographiques) sur la lutte que l'écrivain a menée contre l'occupant, mais surtout qu'elle ajoute une pièce inespérée au dossier fort complexe de son abandon, réel ou supposé, du genre romanesque après *Les Noyers de l'Altenburg* – question centrale puisqu'elle partage la carrière de l'écrivain au tournant de la guerre plus nettement encore que sa métamorphose de compagnon de route des communistes en héraut du général de Gaulle.

Extrait de la publication

« *Non* » offre de nouveaux éléments, essentiels, pour comprendre quels liens unissent l'auteur de *La Condition humaine*, de *L'Espoir* ou des *Noyers de l'Altenburg* à celui du *Miroir des limbes* après la guerre.

*

De quelle œuvre est-il toutefois ici question ? « *Non* » renvoie en premier lieu à l'édition critique publiée par Henri Godard et par moi-même aux éditions Gallimard dans la collection des « Cahiers de la NRF » sous le titre *« Non » : fragments d'un roman sur la Résistance*[8]. C'est à cette édition du texte que le lecteur est invité à se reporter pour découvrir l'ensemble des scènes rédigées par l'écrivain. Notre souci a été de les présenter de la manière la plus lisible possible, autrement dit de choisir à chaque fois (sauf cas particulier) la dernière version disponible et de les disposer selon ce que nous pouvions savoir de l'ordre final envisagé – j'exposerai dans la suite de cet essai les hypothèses sur lesquelles repose cette reconstitution.

Chacun sait néanmoins qu'un tel titre est absent des œuvres complètes d'André Malraux, qui, en dehors de quelques allusions, a très rarement mentionné ce projet. Le statut d'œuvre posthume ne s'y applique donc que de manière très imparfaite : pour cela, il aurait fallu que la mort de Malraux ait retardé la publication d'un manuscrit dont l'achèvement fût assez avancé pour que notre intervention, en tant qu'éditeurs scientifiques de *« Non » : fragments d'un roman sur la Résistance*, supplée discrètement à ses intentions, là où nous avons en réalité reconstitué un projet d'ensemble à partir des rares fragments subsistant. Les scènes que nous présentons dans cette édition Gallimard et les notes qui les accompagnent sont loin d'avoir atteint un état de développement similaire à celui du *Démon de l'absolu* ou du *Règne du Malin*, publiés dans le deuxième et dans le troisième tome des *Œuvres complètes* de l'écrivain en 1996. « *Non* » se situe en quelque sorte à un état intermédiaire entre le simple brouillon n'intéressant que le chercheur et l'œuvre posthume lisible quasiment

8. *« Non » : fragments d'un roman sur la Résistance*, textes établis et ordonnés par Henri Godard et Jean-Louis Jeannelle, présentation et postface d'Henri Godard, Paris, Gallimard, coll. « Cahiers de la NRF », 2013.

Extrait de la publication

au même titre que les romans parus du vivant de l'auteur. Sa lecture n'en est pas moins révélatrice : précisément parce qu'il est resté à l'état de prémices, ce projet se présente comme un univers de possibles ; il permet d'approcher la Résistance vécue par Malraux en tant qu'« affleurement de textes », selon une formule de Péguy dans *Clio*, *Dialogue de l'histoire et de l'âme païenne*.

« Non » : fragments d'un roman sur la Résistance offre donc du dossier découvert dans les archives de la Bibliothèque littéraire Jacques Doucet une présentation simplifiée afin de le rendre largement accessible et de privilégier le plaisir proprement « romanesque » que recèle la succession de scènes imaginées par l'ancien colonel Berger. Mais « *Non* » reste avant tout un projet inabouti, disponible sous forme de brouillons, manuscrits ou dactylographiés, certes difficiles d'accès mais tout aussi passionnants que le serait l'œuvre achevée. De tels brouillons racontent une autre aventure : celle d'un roman ayant occupé Malraux à différents moments de sa vie après la guerre mais finalement resté à l'état d'ébauche. Le but de ce présent essai est de donner accès aux éléments de ce dossier, à savoir aux manuscrits les plus riches, ainsi qu'à toutes les pièces d'archives qui permettront de suivre les prodromes ou les avatars du projet « *Non* ».

Ce faisant, j'espère relancer l'étude des manuscrits de Malraux, jusqu'ici très peu exploités. Une telle (re)lecture génétique s'avère urgente : la panthéonisation du grand homme n'a, en effet, pas suffi à lui garantir une rente illimitée auprès de la postérité ; de même son recours au modèle du roman d'idées, si longtemps valorisé mais aujourd'hui dédaigné, ou encore son rôle officiel aux côtés du général de Gaulle ainsi que le caractère exigeant de ses essais ou de ses Mémoires l'ont-ils inexorablement éloigné des nouvelles générations. Seule une plongée dans le laboratoire de son écriture est à même de modifier le regard porté sur son œuvre. On s'étonnera peut-être de ce choix : en dehors du travail d'édition suscité par la publication de ses œuvres complètes en « Pléiade », assez rares sont les spécialistes qui se sont attachés aux manuscrits malruciens[9]. Malraux

9. Citons les travaux de Christiane Moatti, *« La Condition humaine » d'André Malraux : poétique du roman d'après l'étude du manuscrit*, Paris, Lettres modernes Minard, coll. « Archives André Malraux », 1983, et « L'Auteur et ses manuscrits : le mode de composition chez André Malraux », dans *Sur la génétique textuelle*,

avait pourtant lui-même tracé la voie dans un passage lumineux de *L'Homme précaire et la littérature* (rédigé par conséquent peu de temps avant qu'Aragon lègue ses manuscrits au C.N.R.S., en 1976) :

> Les épreuves de Balzac sont plus instructives qu'aucun exposé ; et elles dévoilent ce qui les a précédées, le jeu de la création depuis la première ligne du manuscrit. L'écriture, la typographie disent à Balzac (son imagination ne le lui avait pas dit) qu'entre tels paragraphes, un événement s'est produit, une analyse est nécessaire : béquets. Qu'il peut supprimer tel passage – et il connaît la vigueur de l'ellipse : suppression. Les adjonctions vont jusqu'à introduire de nouveaux personnages. Quand le lecteur dit que l'auteur corrige, il entend qu'il perfectionne, purifie. L'opération initiale, toute différente, repose sur ce que sa rêverie écrite n'est plus celle à laquelle il s'abandonnait. Il a quitté la rivière. Celle qu'il regarde couler appartient encore au courant ; les corrections de style viendront plus tard. Mais une navette va de son imagination fixée, à son imagination disponible, et c'est elle qui nous permet de comprendre l'imaginaire écrit, matière première du romancier – de même que la scène, depuis la première répétition jusqu'à la première représentation, fut celle du dramaturge. L'imagination est un domaine de rêves, l'imaginaire, un domaine de formes. […]
> La création romanesque naît de l'intervalle que nous avons vu séparer le roman de l'histoire qu'il raconte – mais dont nous n'avons pas vu que s'y déroule le dialogue de l'auteur avec son imagination au moyen de l'écriture ; repentirs, adjonctions, liberté que ne limitent nul interprète, nulle narration orale, nulle mémoire, mais seulement la navette entre auteur et personnages, la marge où ceux-ci prolifèrent, inséparable

---

dir. D. G. Bevan et P. M. Wetherill, Amsterdam, Rodopi, coll. « Faux titre », 1990, p. 145-164 ; de François Trécourt, « *La Condition humaine* : leçons d'un manuscrit », *Revue d'histoire littéraire de la France*, vol. 81, n° 2, mars-avril 1981, p. 257-278 (ainsi que l'article d'Henri Godard, « Et sur la terre… : de *L'Espoir* au *Miroir des limbes* » dans le même numéro, p. 248-256), et « Un "second livre espagnol" ? *L'Espoir* et ses suites », dans *D'un siècle l'autre, André Malraux*, Paris, Gallimard, coll. « Cahiers de la NRF », 2002, p. 396-406 ; de Maurice Larès, « Genèse d'un texte malrucien, un inédit, *Le Démon de l'absolu* », dans *André Malraux : unité de l'œuvre, unité de l'homme*, Paris, La Documentation française, 1989, p. 76-78 ; et de Moncef Khemiri, « Le travail de l'écriture d'après les dossiers de genèse de *La Métamorphose des dieux* d'André Malraux », *Présence d'André Malraux*, n° 5, automne 2005, p. 51-59. Je me permets enfin de renvoyer à « André Malraux à Doucet : l'épreuve des manuscrits », dans *La Bibliothèque littéraire Jacques Doucet, archive de la modernité*, dir. Michel Collot, Yves Peyré et Maryse Vassevière, Paris, Éditions de la Sorbonne Nouvelle-Les éditions des Cendres, 2007, p. 298-314.

de la conscience qu'a le romancier de ne s'adresser ni à un interlocuteur ni à un spectateur, mais à un lecteur[10].

Une telle approche génétique, qui offre un éclairage essentiel mais exige de réelles compétences techniques lorsque l'ouvrage publié est jugé conforme aux dernières volontés de son auteur[11], s'avère d'autant plus nécessaire dans le cas d'un texte inabouti comme « *Non* » : l'œuvre n'existe alors qu'à la faveur d'un geste critique et éditorial, qui en rassemble les éléments afin de leur conférer une unité et une cohérence en partie artificielles. L'étude qui suit est donc le complément indispensable de *« Non » : fragments d'un roman sur la Résistance* ; elle en reprend les principaux éléments, en examine attentivement les caractéristiques génétiques, enfin en respecte l'inachèvement, qui en fait tout l'intérêt. C'est à ce prix qu'il nous est donné de voir, à travers les ratures, les ajouts ou les récritures dont ces avant-textes (inaboutis) conservent la trace, la manière dont Malraux composait un roman. L'édition Gallimard privilégiait la lisibilité du texte ; cet essai s'intéresse aux origines du projet, à ses ramifications et à tout ce que l'état des manuscrits nous révèle sur le processus d'écriture à l'œuvre dans les brouillons de « *Non* ». J'envisagerai donc ce roman inachevé comme une œuvre *en puissance*, au double sens du terme : un roman auquel certes il manque d'être parvenu jusqu'à cette forme finale initialement envisagée, mais qui, au stade intermédiaire où il est resté figé, offre une idée du désir de fiction qui animait Malraux dans les dernières années de sa vie.

*

Que raconte ce roman esquissé ? Ou plus précisément, quel ordre entre les différentes scènes rédigées peut-on déduire des manuscrits disponibles ?

Henri Godard et moi-même avons choisi d'ouvrir puis de clore les scènes situées à Paris, qui composent une première partie, par

10. André Malraux, *L'Homme précaire et la littérature*, éd. Christiane Moatti, dans *Essais (Œuvres complètes, VI)*, dir. Jean-Yves Tadié, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 2010, p. 848-849.

11. Quand bien même ce critère de conformité n'est pas sans soulever lui-même de nombreuses difficultés.

Extrait de la publication

deux scènes disposées en diptyque. Jacques, « agent anglais pour la rive gauche », rend visite à une tante (« Tatouche »), « juive lorraine » autrefois fortunée, qui accepte de prendre chez elle un poste émetteur. Suit un déjeuner dans un bistrot du marché noir où Berger (qui dirige les maquis du nord de la Garonne) apprend que Camaret, chef des Groupes francs, vient de s'échapper des mains de la Gestapo, mais que « Rex » et ses compagnons ont été capturés à Caluire : retenu par un colonel qui désire créer une revue consacrée aux poètes de l'armée, Berger arrive en retard à un rendez-vous avec son agent de liaison, Violette, arrêtée sous ses yeux, puis se rend chez Camaret, qui commence par discuter d'un plan pour la sauver, mais dévie ensuite sur d'étranges questions de mode, et est pris d'un accès de folie, forçant Berger à s'enfuir. Une visite de Gardet à sa tante Marie, en H.L.M., qui accepte à son tour d'accueillir un compagnon le temps d'une émission, termine cette première partie.

Une visite de Berger à Gardet, logé au siège du commandement de l'armée allemande « et sans doute de celui de la Gestapo » à Brive, l'hôtel *Au Confit d'Oie*, ouvre la deuxième partie : « [Maquis] ». Elle est suivie d'un court dialogue avec le « Bolchevik » sur un instituteur à la retraite, le « père Masson », résistant au nom d'un combat pour la liberté. Une veillée au milieu des chênes nains du maquis réunit ensuite Dumont (chef du maquis), Gardet (« qui dirige le maquis voisin »), l'officier de liaison anglais, le radio anglais et le délégué militaire régional des maquis de Normandie : on y assiste à l'annonce du débarquement (« *Les sanglots longs – Des violons – De l'automne*… ») et à la préparation des combats. Dans un château occupé par Soleil, connu pour sa farouche indépendance, sont réunis vingt chefs de maquis pour écouter le radio anglais de Berger, Jack, de retour de Londres – à la fin de la réunion Loiseau (« en théorie chef de ce maquis ») prépare l'attaque d'une colonne allemande, mais Gardet le met en garde contre Soleil : lors du combat, les hommes de Gardet doivent se substituer à ceux de Soleil, qui se sont éclipsés, et affronter les chars pour la première fois. Dans une scène ultérieure, apprenant qu'un camion de sucre passe à proximité, Gardet l'attaque avec ses compagnons, mais croise ensuite une colonne de chars et est tué d'une balle dans la tête : sur la place du village, les Allemands ont placé les corps de Gardet et de sept autres camarades, mais au cours de l'enterrement, les femmes du village viennent leur rendre

Extrait de la publication

hommage, « sans larmes et sans cris, fidèles dans l'indifférence de l'éternel été ». À Gardet succède Dubard, ancien Délégué militaire de Paris, qui harangue les maquisards, puis discute avec le lieutenant Dumouchet (l'un des premiers ethnologues français) et l'abbé (aumônier des maquis d'Aquitaine) des valeurs de la Résistance et des hommes.

La troisième partie, « Alsace », n'est composée que de notes : il y est question des combats sur le front jusqu'à mai 1945.

*

Au sens strict, « *Non* » fait donc référence à une série de manuscrits conservés dans le fonds « Malraux » de la Bibliothèque littéraire Jacques Doucet. Nous en avons tiré un ordre, autrement dit un récit, afin de rendre le projet de roman plus lisible, mais ces manuscrits se présentent en réalité tout autrement, classés dans deux chemises, que je désignerai : « dossier I » et « dossier II ». La première, intitulée « Non, 1971 », constitue un ensemble autonome parmi les différents manuscrits littéraires de l'écrivain : les feuillets qui la composent ont été numérotés par Malraux ou par la personne (principalement Sophie de Vilmorin) chargée d'en établir une dactylographie. La seconde, intitulée « Anti II – en cours, Morceaux Maquis », a été placée (par Malraux lui-même, peut-on supposer) parmi les archives de *Lazare* : comme l'ensemble des archives du *Miroir des limbes* dont *Lazare* fait partie, toutes les pièces en ont été foliotées par la collaboratrice d'Albert Beuret, Jacqueline Blanchard – c'est à l'aide de ce numéro de folio que je désignerai les éléments de ce dossier II.

Voici une présentation simplifiée du contenu de ces chemises – la numérotation (numéro de dossier, « I » ou « II », suivi d'une lettre de l'alphabet) ainsi que le titre de la scène noté entre crochets sont indiqués afin de faciliter l'identification des scènes, ainsi que des différentes versions disponibles pour plusieurs d'entre elles.

Extrait de la publication

Dossier I : « Non, 1971 »	
[Titre de la scène]	Nature du document
I-A [article « Non »]	10 feuillets manuscrits, 8 feuillets de notes, et 5 feuillets dactylographiés avec corrections et ajouts, suivis d'une mise au propre de 6 folios et d'une page découpée de l'article publié dans *En ce temps-là*, n° 97 : « De Gaulle »
I-B [La tante de Gardet]	3 feuillets manuscrits numérotés
I-C [Le délire de Camaret]	9 feuillets manuscrits
I-D [La tante de Jacques]	4 feuillets manuscrits numérotés
I-E [Veillée des chefs de maquis et annonce du débarquement]	10 feuillets manuscrits numérotés
	5 feuillets manuscrits numérotés de 9 à 13
I-F [Gardet attaque le camion de sucre et le village lui rend hommage]	3 feuillets manuscrits numérotés
	2 feuillets manuscrits numérotés
	4 feuillets manuscrits numérotés
I-G [Discours et dialogues]	14 feuillets manuscrits numérotés
I-H [La tante de Jacques]	4 feuillets dactylographiés numérotés et avec corrections, correspondant à la liasse I-D

Extrait de la publication

I-I [Veillée des chefs de maquis et annonce du débarquement]	7 feuillets dactylographiés numérotés, correspondant à la liasse I-E et comportant d'importantes coupes (les fragments écartés se trouvent en II-P) ainsi que d'assez longs ajouts manuscrits
I-J [Mises au net]	Dossier de 58 feuillets dactylographiés, correspondant pour l'essentiel à la mise au net des feuillets précédents, sans aucune correction

Dossier II : « Anti II – en cours, Morceaux Maquis »	
[Titre de la scène]	Nature du document
II-A [Le colonel féru de poésie, l'arrestation de Violette et le délire de Camaret]	f^os^ manuscrits 4-5, puis f^os^ dactylographiés 6-13
II-B [Notes]	Notes manuscrites 15-22
II-C [Déjeuner dans un bistrot du marché noir après le drame de Caluire]	f^os^ manuscrits 24-31
II-D [Déjeuner dans un bistrot du marché noir après Caluire]	f^os^ dactylographiés 32-38 (mise au net sans correction des f°s 24-31)
II-E [Notes]	Notes manuscrites 40-58
II-F [Le colonel féru de poésie, l'arrestation de Violette et le délire de Camaret]	f^os^ dactylographiés 59-69 (après quelques lignes d'introduction à la discussion sur les poètes de la Résistance, suit une dactylographie corrigée de la version II-A)

Extrait de la publication

Remerciements

Je tiens à remercier pour leur aide, à un moment ou à un autre de mes recherches : Florence Malraux, les membres de la Bibliothèque littéraire Jacques Doucet (en particulier Mme Sabine Coron, ainsi que MM. Philippe Blanc et Grégory Cingal), Jacques Lecarme, Jean-Claude Larrat, Jean-Claude Noël, Jean-René Bourrel, Vincent Debaene, et enfin Guy Penaud – dont les compétences d'historien m'ont été extrêmement précieuses, lorsqu'il s'est agi de démêler les fils de l'affaire Courouge.

Myriam Sunnen et Claude Travi (qui m'a fourni d'innombrables informations historiques et biographiques) ont bien voulu relire le manuscrit de cet essai : je leur en suis extrêmement reconnaissant.

Mon amitié va en particulier à Henri Godard qui a accompagné la découverte des brouillons de « *Non* », leur lecture et leur analyse : que la publication conjointe de ce projet de roman inachevé chez Gallimard et CNRS Éditions me soit ici l'occasion de lui dire toute mon admiration pour son savoir-faire philologique.

Retrouvez tous les ouvrages de CNRS Éditions
sur notre site www.cnrseditions.fr

Extrait de la publication